

Qu'est-ce que la conversation spirituelle ?



La conversation spirituelle a été mise en lumière par le synode sur la synodalité. Elle a permis des discussions inspirées dans les différents groupes de travail. Le père Jos Moons, jésuite et théologien, nous éclaire sur cette méthode qui appelle le souffle de l'Esprit.

Jos Moons, prêtre jésuite, théologien, professeur à la Katholieke Universiteit Leuven, (Belgique).

Qu'est-ce que la conversation spirituelle ?

Dans la conversation spirituelle, on s'ouvre à la réalité de Dieu présent par son Esprit. Parfois nos discussions ressemblent à des « oui, mais ». Ici, on écoute en écoutant : on se met en présence de l'Esprit Saint, on accueille et on écoute. Quelle sagesse, quelle vérité nous sont révélées de Dieu ? La conversation spirituelle nécessite une conversion, c'est-à-dire une certaine curiosité, une ouverture et un désir de découvrir davantage Dieu, la foi, la vérité en admettant qu'on ne sait pas tout. Cette conversion se réalise à trois niveaux. Tout d'abord, il s'agit d'accepter de revoir ses convictions. Puis, d'apprécier et de donner de l'espace à l'autre qui parle, même s'il s'exprime de manière ennuyante ou imprécise. Instaurons un respect de l'autre. Enfin, une conversion a lieu si nous réussissons à parler non pas de façon dure mais avec calme, en étant agréable et modéré, afin que les autres y reconnaissent Dieu plus aisément. La conversation spirituelle nous fait vivre une aventure de foi, car Dieu peut se rendre présent dans ce que dit l'autre !

Quelle en est l'origine ?

C'est une tradition ignacienne, plus précisément issue des exercices spirituels de saint Ignace. Nous avons redécouvert le discernement, effectué d'une manière plus affective et commune. C'est un instrument à utiliser en commun, afin de discerner en vérité. Par ailleurs, la conversation spirituelle figure dans le document synodal intitulé *Instrumentum laboris* de 2023. Celle-ci est présentée comme la « manière de procéder pour l'Église synodale ». Toutefois, les méthodes ont un inconvénient : celui d'être sacralisé. Or, l'important ne réside pas dans la méthode, mais l'attitude à faire naître.

Concrètement, comment effectuer une conversation spirituelle ?

En préambule, on pose une question claire et on donne des éléments, afin de parler sensiblement. Cinq étapes sont proposées pour mener une conversation spirituelle. Au début, on prend un temps pour réfléchir, voir ce que l'on sent et ressent. Cette première étape se passe entre Dieu et soi-même,

c'est un moment à part. Ensuite, on fait un tour de parole : chacun s'exprime, l'un après l'autre, pour une durée égale. La réponse des autres, à ce moment précis, est d'écouter. Souvent même, on contemple. Vient ensuite un- temps – court ou long – de réflexion, personnel ou en groupe. Lors d'un second tour de parole, on partage les notes prises pendant le temps de réflexion. La dernière étape consiste en une discussion plus libre, pendant laquelle on cherche ensemble les fruits apparents des différents échanges. Parfois, la présence d'un animateur peut aider. On termine par un résumé. La conversation spirituelle peut s'effectuer dans des contextes variés : au travail, en famille, en cours...

En quoi la conversation spirituelle nous concerne tous ?

Nous nous focalisons sur le synode sur la synodalité à Rome, mais la conversation spirituelle doit devenir une méthode pour l'Église universelle ! Cette conversation donne de l'espoir car elle permet de penser et d'agir autrement. L'enjeu est de démocratiser cette méthode d'écoute et de partage bienveillants, en cessant de se focaliser sur Rome. Elle est destinée à tous. Tous, quelles que soient nos circonstances de vie, nous pouvons apprécier ce que disent les autres, et accueillir et saluer la présence de Dieu dans leurs paroles. Par ce que nous visons, par les rencontres que nous faisons, nous pouvons développer une attitude d'estime d'autrui et devenir ainsi le peuple de Dieu en marche.

Pouvez-vous nous raconter une expérience vécue ?

À la paroisse étudiante à Louvain (Belgique), nous avons depuis quelques années un groupe de cinq personnes pour préparer une messe des familles qui y a lieu six fois par an. L'objectif est d'inviter à une réflexion personnelle sur l'évangile, puis un échange dessus. On est assez flexible avec les formes exactes et les mots, pour que ceux-là servent cet objectif. C'est une réunion très agréable, d'une heure environ, pendant laquelle nous faisons un tour sur les idées de chacun. L'atmosphère y est ouverte, fraternelle, complémentaire. Toutes les idées sont les bienvenues, mais on ne peut pas tout faire, donc peu importe si "mon" idée l'emporte. C'est, dès lors, une expérience synodale. Ce processus nous mène dans une direction d'action. Il nécessite une grande flexibilité intérieure, puisqu'il faut parfois accepter de laisser son idée de côté pour choisir celle de quelqu'un d'autre. La méthode n'a pas été parfaitement suivie, mais nous avons à l'esprit le fait que toutes les idées sont bienvenues.

Je l'utilise aussi en cours, mais de manière partielle, dans mes interactions avec les étudiants. J'apprécie leur contribution, les écoute de la manière la plus digne et respectueuse possible.

Y a-t-il des écueils à éviter, lorsque nous vivons une conversation spirituelle ?

La conversation spirituelle n'est pas un exercice facile. Bien qu'une fois faite, c'est très agréable ! La difficulté réside dans le fait de se décentrer : se dire que l'autre peut exprimer de bonnes choses. Recevoir la vérité d'autrui.

Dans une conversation spirituelle, on s'intéresse au vécu plutôt qu'au factuel. On s'intéresse à ce que pense l'autre, et à ce que cela suscite en termes d'espérance, d'espoir, de joie, de tristesse, de confiance, de peur, etc. On ne présente jamais de données objectives, comme des chiffres par exemple. Si je prends l'exemple d'une conversation spirituelle autour de la fermeture des églises, un membre du groupe peut s'y opposer fermement. D'autres voudront avancer l'argument financier et humain. Or, il n'y a pas de possibilité d'exprimer des données objectives.

Propos recueillis par Anne-Quitterie Jozeau, journaliste